



# Le Lotissement

## CLAIRE VESIN

la manufacture de livres

“ Épaisseur romanesque,  
finesse psychologique  
et regard aiguisé ”

Le Monde



# Le Lotissement



Claire Vesin

# Le Lotissement

LIBRAIRIE  
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à:

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-38553-225-3

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pure comme une fleur, de sa fragile vie  
Elle n'a respiré que les plus beaux printemps  
On la pleure, on lui porte envie :  
Elle aurait vu l'hiver; c'est vivre trop de temps !*

Marceline Desbordes-Valmore, *Regret*

*Oui sans la moindre preuve c'est ce que fait l'écrivain :  
Il entend toujours des choses qui ne sont pas présentes*  
Bret Easton Ellis, *Les Éclats*



## *Juillet 1986*

*Allongée sur son lit dans la pénombre grandissante, elle a attendu que ses parents se décident enfin à se coucher, puis a laissé passer encore une heure; il fallait être sûre qu'ils n'entendraient rien. L'excitation suffisait à la maintenir éveillée.*

*Elle a chassé les petits de son esprit. Ils s'en sortiraient.*

*La fureur affluait par vagues dès qu'elle pensait à sa mère. Aux voisines aussi, à leur bêtise complice. Aux conséquences de leurs actes. À ces tragédies qu'on aurait pu éviter. À leur convoitise, sous la sollicitude. Elle les hait, toutes.*

*Elle songe à François, une dernière fois. Il aura été aussi décevant que les autres. Sa mort la bouleverse, pourtant elle s'entend presque murmurer « bien fait pour lui ».*

*Enfin elle se lève, descend lentement l'escalier et glisse sans bruit sur le carrelage de la cuisine. Tout doucement, elle tourne la poignée de la porte qui donne sur le garage. L'odeur*

## LE LOTISSEMENT

*métallique, l'air frais de la pièce – son père le dimanche qui bricole en sifflotant – la font presque vaciller. Elle pourrait en rester là, se raccrocher à ces moments d'innocence. Elle sent la brûlure des larmes. Quel gâchis ! Mais elle y est maintenant, elle ne va pas reculer. Elles vont payer, toutes.*

*Le scooter flambant neuf est rangé, réservoir plein, près des étagères de peinture. Au fond, les torchons et les draps qu'elle a subtilisés. Elle jette un coup d'œil au matériel de son père – White Spirit, alcool à brûler – qui servira d'appoint. Elle se force à respirer calmement, attache ses cheveux, déroule le tuyau d'arrosage coupé. La bassine est posée près du scooter qu'elle a instantanément détesté après en avoir rêvé pendant des mois.*

*Elle insère l'extrémité du tuyau dans le réservoir et referme ses lèvres sur l'autre bout. L'essence envahit sa bouche, elle la recrache dans un haut-le-cœur et s'essuie avec son tee-shirt. Elle laisse le liquide se déverser dans la bassine, y plonge les draps, puis les disperse en tas. Elle termine en vidant la vieille bouteille d'alcool à brûler autour du scooter. Ça devrait suffire à tout faire flamber. Avec précaution, Élise entrouvre la porte coulissante du garage ; elle s'enfuira par là.*

*Elle contemple la pièce, le cœur battant.*

*Tout est prêt.*

*D'une main mal assurée, elle sort les allumettes de sa poche et frotte un bâtonnet contre la boîte en carton. Elle doit s'y reprendre à deux fois, et ce n'est pas la peur qui fait trembler ses doigts. C'est la rage.*

*Lorsqu'enfin la flamme jaillit, le feu prend en un souffle ; alors qu'elle se met à hurler, c'est sa bouche qui s'embrase.*

# LES VIVANTES



# 1.

Des camions passaient en trombe devant la maison, et leurs sirènes se superposaient en une cacophonie qui s'est intégrée à mon rêve. J'ai fini par ouvrir les yeux, secouée par Maman.

– Lève-toi ! Il faut sortir !

Abrutie de sommeil, je l'ai regardée sans comprendre pendant qu'elle entrouvrait les volets de la chambre. L'air de la nuit m'a caressé le visage. Je n'ai pas souvenir de l'odeur ; ne me reste que le halo orangé qui dévorait le ciel derrière la maison voisine, illuminant la pièce encombrée de cartons de déménagement. La fumée épaisse masquait les premières étoiles. À cet instant j'ai pensé – et cette sensation était terrifiante – que notre monde s'effondrait.

Le feu. Dans le lotissement. J'ai serré mes peluches contre moi.

*Est-ce qu'on sort pour fuir ? Ou pour mieux le voir ?*

Et tout de suite après : *Est-ce qu'on va mourir ?*

On a fini dans la rue, mal réveillés, moi et mes deux frères encore en pyjama, Papa en jean et Maman dans sa robe de

chambre trop chaude pour la saison. L'été débutait, et malgré l'heure tardive le ciel n'était pas encore tout à fait obscur. Sur la route, on a suivi les silhouettes sombres qui avançaient en une masse silencieuse, attirées par les flammes et l'éclat stroboscopique des gyrophares. Personne ne nous a salués.

Après quelques minutes de marche, j'ai entendu Papa murmurer :

– C'est chez les Mondessert, non ? Merde, je pensais que c'étaient les HLM qui brûlaient.

Mais les immeubles nous narguaient, immaculés, derrière les pavillons.

Les camions garés en quinconce devant le portail bloquaient l'accès à la maison en feu. La foule s'agglutinait sur le trottoir d'en face, les hommes tendant le cou pour mieux voir, les femmes chuchotant entre elles, les yeux rivés à la scène. Les flammes s'échappaient par la porte éventrée du garage. À chaque assaut des lances à incendie, elles semblaient battre en retraite, mais il suffisait de quelques secondes pour qu'elles réapparaissent, léchant les fenêtres du premier étage, plus puissantes que jamais. Dans la rue il n'y avait pas un bruit, et je pouvais entendre les pompiers s'interpréter. Ils étaient une dizaine, disséminés autour du pavillon, se déplaçant avec lenteur, économies de leurs gestes, sans un regard pour la famille Mondessert, figée près de la clôture. Ils n'étaient que cinq : Élise manquait.

Pascal, le père, était presque nu, une main sur la bouche face au désastre. J'ai détourné les yeux. Antoine Mondessert, qui était dans ma classe, se balançait d'un pied sur l'autre, le

regard vide. Béatrice, sa mère, tenait les deux petits chacun par une main et sanglotait en répétant des mots que je n'entendais pas. Ses cheveux blonds lui tombaient sur le visage, et son ventre arrondi déformait le tissu d'un déshabillé en dentelle devenu trop petit. Je n'avais jamais vu Béatrice Mondessert, la *reine du lotissement*, aussi vulnérable – négligée, à vrai dire –, et j'en étais bouleversée.

Je les dévisageais avec avidité, quand j'ai perçu les exclamations étouffées autour de moi.

– C'est la gamine !

– C'est Élise ! Elle est brûlée !

Maman s'est mise à renifler en soufflant à Papa :

– Oh non, mon Dieu... Pas ça en plus de tout le reste !

Un brancard est passé, surmonté d'une couverture de survie et d'un masque à oxygène. À cet instant, des hurlements ont retenti. Ceux de Béatrice, qui criait le prénom de sa fille. Les pompiers l'ont empoignée pour l'installer de force dans un des camions, et son mari est monté avec elle. Ils ont rallumé la sirène et fait demi-tour en manquant de nous écraser. Je les ai suivis du regard jusqu'au virage. Quand j'ai à nouveau contemplé la maison, les autres enfants avaient disparu.

On est restés longtemps encore, comme les voisins, à observer les flammes qui peu à peu capitulaient, laissant place à la béance calcinée du garage. Je me rappelle m'être assise, épuisée, pour m'allonger progressivement à même le sol. Malgré le spectacle, mes paupières refusaient de rester ouvertes.

Les joues striées de larmes, mais la voix sèche, Maman m'a tirée par le bras :

– Relève-toi. Tiens-toi bien, on nous regarde.

Je me suis remise debout tant bien que mal, mais personne ne semblait nous prêter attention. J'avais dû m'assoupir, le feu était désormais maîtrisé : ne restaient que des fumerolles s'échappant du premier étage. Le garage avait presque entièrement brûlé, et le toit menaçait de s'effondrer, mais la moitié gauche de la maison était intacte, d'une blancheur parfaite.

Nous avons été parmi les derniers à partir. Maman nous a recouchés en essayant de sourire malgré ses yeux rougis. Sourde à mes protestations, elle a remonté le drap jusqu'à mes épaules et a murmuré avant de refermer la porte de ma chambre, comme si de rien n'était :

– Il faut dormir, il est tard.

Les drames se succédaient depuis quelques semaines : l'accident de ma maîtresse, Mme Bourgeois, qui avait signé la fin de l'année scolaire, puis le décès du garagiste, François Belge, le père de mon ami Jérôme. Et maintenant, le feu chez les Mondessert. Élise emmenée à l'hôpital, grièvement brûlée. Peut-être qu'elle était morte, elle aussi ? Quand cela allait-il s'arrêter ?

Je ne sais plus qui en a parlé en premier après l'incendie, mais la maison brûlée est rapidement devenue le principal sujet de nos conversations. Nous n'avions jamais été aussi libres : les vacances avaient débuté prématûrement, et nous nous retrouvions tous les après-midi, avec mes camarades de classe, pédalant sans fin dans le lotissement pour tuer les heures

vides de la journée, entre deux conciliabules chez les uns ou les autres. Nous connaissions tous la chambre d'Antoine. Elle débordait de jouets, ils étaient sans doute encore sur place, à portée de main. La maison était condamnée, dangereuse ; l'idée d'aller l'explorer a pris forme.

Le sort de la famille Mondessert, tout comme l'absence de Jérôme, envoyé à la campagne après la mort de son père, n'étaient jamais évoqués. La maîtresse non plus : nous n'avions pas eu de carnet de notes au troisième trimestre, mais nous passions tous dans la classe supérieure, et notre inquiétude restait enfouie sous le bonheur des grandes vacances. Il n'y avait que le soir, quand nous étions seuls dans nos lits, que la peur pouvait resurgir : *À qui le tour, maintenant ?*

À mesure que se précisait notre projet, l'enthousiasme a décliné, et, le jour dit, nous n'étions plus que quatre à oser braver l'interdit. Le portail était cadenassé, une pancarte barrait l'entrée, mais nul besoin d'emprunter la voie officielle : depuis le temps que nous nous fauflions dans les interstices des haies pour passer d'un jardin à l'autre, nous savions que l'accès aux domiciles du lotissement pouvait se faire par le fond des propriétés.

De derrière, la maison paraissait indemne. Nous chuchotions à voix basse devant les portes-fenêtres fermées, quand un des garçons a remarqué un vasistas entrouvert au rez-de-chaussée. Il connaît parfaitement l'agencement du pavillon ; c'était le modèle Érable, le même que le sien. Laissant l'autre fille faire le guet, nous nous y sommes glissés tous les trois pour atterrir dans les toilettes. À peine étais-je entrée que l'odeur de plastique brûlé m'a prise à la gorge.

Une couche de cendre grasse recouvrait tout, de la moquette au plafond. Nous sommes vite montés, tenaillés par la peur de nous faire prendre.

À l'étage, les pièces étaient épargnées, et chaque chambre, lit défait et draps chiffonnés, semblait figée dans un sommeil interrompu. On est entrés dans celle d'Antoine, et tout était là, intact. Les garçons se sont précipités, éparpillant les jouets au sol. Il s'agissait de repérer ce qui pourrait être rapporté discrètement chez soi et qu'on pourrait clamer comme étant nôtre, le moment venu.

Je les ai laissés agenouillés, réfléchissant à voix haute au partage du butin, et j'ai traversé le couloir en sens inverse pour pénétrer dans la chambre d'Élise, cette peste au visage d'ange qui me fascinait depuis toujours. Elle pouvait passer de la séductrice enjôleuse, nous faisant accomplir n'importe quelle idiotie en guettant sa bénédiction, à la furie absolue, sans que les raisons de ses revirements d'humeur soient jamais éclaircies. Ce que j'imaginais trouver dans sa chambre m'attirait bien plus que notre larcin : des révélations sur l'adolescence, sur le mystère des filles de quatorze ans.

La pièce était identique à mes souvenirs : quelques mois plus tôt, la croyant inoccupée, Antoine en avait entrebâillé la porte à ma demande. Élise s'était levée d'un bond pour la refermer en nous insultant entre ses dents. J'ai regardé autour de moi, sans rien oser toucher, de crainte qu'à son retour elle devine mon intrusion. Puis j'ai pensé à notre déménagement imminent, loin du lotissement. Élise – « Nellie Oleson », comme nous la surnommions entre nous – ne me retrouverait jamais. J'ai ri tout bas en pensant à l'odieuse blonde

de *La Petite Maison dans la prairie* et ouvert les tiroirs au hasard, à la recherche de ses secrets.

Le short qu'elle portait l'été précédent m'est revenu à l'esprit. Un bout de tissu en jean délavé qui faisait murmurer « feu au cul » à toutes les mères du village. Il était si court qu'on apercevait le pli de sa peau, juste sous l'effilochage du revers. Un sillon de chair tendre, entre la cuisse et la fesse, dont je ne pouvais détacher le regard quand elle tournait le dos. Est-ce qu'un jour moi aussi je ferais cet effet-là ? Mais l'été du feu, le short avait disparu depuis longtemps.

Les garçons m'ont appelée de la chambre à côté.

– Ramène-toi, qu'est-ce que tu fous ? On a fini de choisir !

En farfouillant dans la commode avec le vague espoir que le short n'ait pas été jeté, je suis tombée sur un cahier à couverture cartonnée que j'ai ouvert sans réfléchir. Sur la première page, Élise avait noté « Journal Intime » à l'encre noire. Je l'ai coincé contre mon ventre, entre ma culotte et mon jean, avant de rejoindre les autres. Pour faire bonne figure, j'ai volé trois Playmobil, et on est vite redescendus. Celle qui faisait le guet a boudé tout le reste de l'après-midi : j'avais oublié de lui prendre des jouets.

Le soir même, dans mon lit, j'ai ouvert le cahier et tenté de déchiffrer les confessions d'Élise. Mais c'était raturé, mal écrit ; j'ai rapidement abandonné et l'ai rangé dans un des cartons laissés par Maman pour vider ma chambre.

La semaine suivante, nous avons déménagé dans le département voisin. J'avais neuf ans, et je pensais que le village était maudit ; partir a été un soulagement.

## LE LOTISSEMENT

La rentrée en CM2 a eu lieu dans la nouvelle école. J'étais la plus jeune, la première de la classe, et mes camarades m'ont très vite détestée. J'ai passé l'année à survivre dans l'adversité et j'ai oublié Mare-les-Champs. Le journal intime est resté dans un carton de déménagement, au fond de mon armoire.

## 2.

Maman est morte l'hiver dernier.

Elle était veuve depuis trois ans : mon père a été une des premières victimes du Covid.

Les confinements avaient rendu sa solitude douloureuse, et j'allais la voir les mardis après mes consultations, pour dîner en tête-à-tête, ou le dimanche, avec mari et enfants, pour lui tenir compagnie, jouer aux cartes ou l'emmener se promener dans la forêt. Mes deux frères habitent à l'étranger, c'était à moi de tenir ce rôle. Je ne le regrette pas : jusqu'au bout, elle a pu rester dans sa maison.

Mes parents ont tout gardé de notre enfance – nos meubles, et la plupart de mes souvenirs. Mes filles adorent farfouiller dans les tiroirs du bureau, s'imaginant découvrir ma vie trente ans avant elles, émerveillées par les vieux numéros de *20 ans*, les stylos plume Waterman, les piles de cassettes audio sur lesquelles on enregistrait nos chansons préférées quand elles passaient à la radio, ratant systématiquement les premières secondes de musique.

J'ignore ce que je vais faire de tout ça, maintenant que plus personne n'habite ici. Pour l'instant, je n'ai touché à rien. Il nous arrive encore d'y venir en famille, le week-end, pour nous évader de l'appartement parisien dans lequel nous sommes à l'étroit. Aux beaux jours, on y passe la nuit, on mange sur la terrasse, on profite du jardin.

Je sais bien qu'on finira par la vendre, mais c'est encore un peu tôt.

Ces dernières années j'avais renoué avec ma mère, et les mardis soir, après le dîner, il fallait bien discuter. De sa journée à elle, faite de ménage, de rangement, d'attente. Du jardin au printemps, et de ses fleurs. De la pluie qui risquait d'abîmer les fruits et du soleil qui brûlerait le gazon. Du temps qui passe et qui efface tout, sauf les secrets. J'espérais avoir soldé les comptes avec elle, partagé ce qu'il restait de doutes et de regrets. Je me trompais.

Un soir, alors que notre repas touchait à sa fin, je l'observais éplucher méticuleusement une pomme avec un Opinel hors d'âge, me mordant les lèvres pour ne rien dire, anticipant un geste maladroit et la soirée gâchée par un séjour aux urgences, lorsque Maman m'a raconté, comme si de rien n'était, que sa propre mère était morte « à l'asile » quinze ans plus tôt. À l'asile, oui, c'est le terme qu'elle a utilisé, et la première pensée que j'ai eue, avant le reste – l'incrédulité, les questions, la tristesse – était qu'asile, tout de même, ne s'utilisait plus beaucoup.

J'ai appris l'histoire de ma grand-mère ce jour-là. J'avais imaginé qu'elle était décédée de longue date ; personne n'évoquait jamais son souvenir, ni mon grand-père que nous voyions rarement, ni ma mère donc, qui laissait entendre

depuis toujours que cette affaire était non seulement close, mais douloureuse. Toute question la concernant aurait été jugée malvenue.

Je n'ai pas levé les yeux. J'ai attendu la suite, concentrée sur ses doigts noueux. Elle m'a tendu les quartiers de pomme, en a repris dans la corbeille et a murmuré, absorbée par son ouvrage :

— C'était une autre époque. On pensait encore que la folie était héréditaire. J'avais dix-sept ans. Je rentrais du lycée et j'ai découvert ma propre mère au milieu de la rue, devant la maison. Toute nue. Toute nue !

Elle s'est interrompue, le menton tremblant, et j'ai osé croiser son regard. Elle pleurait.

— Tu te rends compte ? Toute nue. Elle dansait les yeux fermés, la moitié des voisins étaient sortis et l'observaient en riant. Personne n'a songé à lui venir en aide. C'est moi qui l'ai forcée à se couvrir, elle hurlait de la laisser tranquille. Une ambulance a fini par l'emmener. Elle n'est plus jamais rentrée à la maison. L'histoire a fait le tour du quartier en quelques heures. C'est une grande ville, Melun, pourtant je suis devenue la risée du lycée. La fille de la folle. J'ai détesté ma mère, pour ça. Sitôt le bac en poche, j'en suis partie pour faire peau neuve. Ton père n'en a rien su, et je me suis promis de ne jamais vous faire vivre ce que j'avais enduré. C'était plus simple de faire comme si elle n'existant pas. Pour vous épargner, tu comprends ?

Que répondre ? Il était trop tard, depuis longtemps. J'ai acquiescé en silence, et nous n'en avons plus reparlé. Tout juste ai-je appris que Maman lui avait rendu régulièrement

visite, dans son asile. Même quand nous étions petits, elle n'avait jamais rompu le lien.

Je ne souhaite pas juger ma mère, je sais ce que je lui dois. Je l'ai souvent entendue soupirer le soir, fourbue, exploitée, sous-payée, cachant sa tristesse sous la fatigue des jours trop remplis, sacrifiant sa vie pour la nôtre. C'est grâce à son ambition, à ses rêves me concernant, que j'ai pu faire des études, devenir médecin et exercer ce métier qui me comble.

Le jour de l'enterrement, j'ai rencontré une femme que je croyais n'avoir jamais vue. Difficile de lui donner un âge. *Au moins soixante-dix ans*, ai-je pensé tandis qu'elle avançait en claudiquant dans le cimetière, le visage buriné, le corps épais, ses longues mèches sales s'emmêlant dans le vent. Une connaissance de Maman, peut-être ? Mais elle était fagotée, vêtue d'un pantalon de velours trop large et d'un duffle-coat élimé : rien qui puisse évoquer ma mère, restée coquette jusqu'à la fin de sa vie.

J'avais prévenu la famille, les amis, organisé la cérémonie. J'aurais dû connaître tout le monde. Lorsque je lui ai proposé de nous rejoindre à la maison après l'inhumation, elle a accepté avec empressement.

L'après-midi s'étirait, entre conversations mélancoliques et rires étouffés, quand la fatigue m'a prise ; mes jambes ne me portaient plus. J'ai songé à m'éclipser pour m'allonger sur le lit maternel, sentir l'odeur de son shampooing sur l'oreiller, imaginer une dernière fois sa présence dans la maison. J'ai fini par m'asseoir, fixant le cerisier du jardin, concentrée sur ma respiration. C'est là que je l'ai aperçue à nouveau, à la périphérie de ma vision. Face au buffet, ses cheveux grisâtres détachés, affairée à trier le contenu

d'un pain-surprise mal décongelé. Elle a dû sentir mon regard : elle s'est retournée, son assiette à la main, et s'est approchée en boitant. *Bientôt une prothèse de hanche*, ai-je pensé machinalement.

– Tu ne te souviens pas de moi ?

Son timbre tremblotant m'a frappée. *Un grelot coincé au fond de la gorge*. J'avais déjà entendu cette voix.

– Non, toutes mes excuses, je ne vois pas qui vous êtes.

Elle a eu un petit rire en passant la main dans ses cheveux.

– C'est sûr, on vieillit ! Ça te fait quel âge maintenant ? Quarante-six, c'est ça ? Tu n'as pas beaucoup changé. Mais j'ai vu des photos de toi... Ta mère m'en montrait, de temps en temps. De tes filles, aussi ! Elle me disait qu'elle grand-mère était le seul cadeau de la vieillesse...

Son tutoiement, sa familiarité me gênaient. Je suis restée assise, nauséeuse, avec l'impression qu'elle profitait de ma vulnérabilité pour s'immiscer dans ma vie. Je me suis forcée à lui sourire, crispée par l'agacement. Elle a poursuivi, encouragée.

– Tu sais, j'aimais beaucoup ta mère. Je la connaissais depuis Melun, on était ensemble au collège ! On s'entendait bien. Et puis on s'est perdues de vue après le lycée. Ça a duré vingt ans... jusqu'à ce que je débarque à Mare-les-Champs et que je tombe sur elle dans la rue, par hasard. Tu te souviens de Jonathan, qui était dans ta classe ? Je suis Agnès, sa mère !

M'est apparu soudain ce garçon encombrant, mesurant une tête de plus que moi, qui durant toute l'année scolaire avait cherché ma compagnie. Il était à moitié idiot, et je

me rappelais ma crainte à l'idée que l'on puisse nous croire amis ; je le fuyais autant que possible.

« Ah oui ! », ai-je répondu sottement, gênée. Se pouvait-il qu'elle ait été une amie de Maman ? Ce garçon avait une mère aussi embarrassante que lui. J'ai murmuré :

– Il était plus âgé, je crois ?

Agnès, ravie, s'est exclamée :

– Oui, c'est ça ! Tu sais, il avait des troubles de l'apprentissage... Il est parti en établissement spécialisé, au collège. Mais maintenant il travaille, il a sa vie, il se débrouille sans moi !

Elle avait haussé la voix, je n'entendais plus que le grelot coincé dans sa gorge. Comment avais-je pu l'oublier ?

– Mais on vous a revus, ensuite ? Je ne me souviens pas que ma mère ait reparlé de vous... Vous aviez repris contact récemment ?

Agnès s'est détournée pour prendre un verre de jus de fruits. Sur ma chaise, face à elle, je me sentais comme une enfant. Elle semblait réfléchir à sa réponse, avançant par petites touches.

– On se téléphonait régulièrement. Après les événements, tu sais... quand vous êtes partis si vite de Mare-les-Champs... Elle a voulu savoir comment les choses évoluaient, au lotissement. Mais elle évitait de vous en parler, je crois. Elle tenait à vous protéger. Que vous puissiez oublier cette tragédie...

J'ai senti la peur m'envahir. Une peur obscure, tapie en moi depuis l'enfance. J'aurais voulu coller les mains sur mes oreilles, chanter à tue-tête, ne rien entendre.

— Ta maman s'est longtemps sentie coupable, pour la maîtresse. Et pour François Belge, le garagiste, bien sûr. Tu te souviens ? Le père de Jérôme... Quel cauchemar... On s'en est toutes voulu terriblement de n'avoir rien pu empêcher...

Elle a levé les yeux au ciel, songeuse :

— Mais c'est certain qu'il y en a qui n'ont pas aidé, c'est le moins qu'on puisse dire...

J'ai balbutié malgré moi :

— La maîtresse... ?

— Mais oui, votre maîtresse ! Mme Bourgeois ! Tu te rappelles ce lundi matin, en juin, quand on l'a retrouvée inconsciente, dans son logement au-dessus de l'école ? Elle est morte le lendemain à l'hôpital. Et quelques jours plus tard, François Belge s'est pendu. Et après ça encore, il y a eu la petite Mondessert, Élise, brûlée dans l'incendie de sa maison...

Agnès a pris une nouvelle gorgée de jus. J'ai mimé l'indifférence et me suis levée en prétextant qu'on m'appelait. En traversant la pièce, j'ai senti le malaise refluer lentement. Ce qui s'était passé à Mare-les-Champs cette année-là, je ne voulais pas le savoir.

Après l'enterrement, il a bien fallu penser à vider la maison. J'y suis allée seule un samedi après-midi, laissant mes filles et mon mari à Paris. Il me faudrait le week-end pour nettoyer, ranger, jeter, et je ne souhaitais aucune compagnie, aucun témoin de ma nostalgie. J'ai passé les trente minutes du trajet à tenter de me convaincre qu'il s'agissait d'une formalité.

Dans la chambre parentale, j'ai ouvert un premier placard pour trier les vêtements de mon père. Ceux à donner, ceux que je voudrais peut-être garder. L'odeur de ses Gauloises a envahi la pièce. J'ai changé d'avis, et tout rassemblé en un tas unique. Au fond de l'armoire, derrière les chaussures alignées, des boîtes à nos prénoms étaient empilées avec soin. Je les ai contemplées, ai laissé celles de mes frères et posé la mienne sur le lit. J'ai hésité. Qu'étais-je venue faire ici, seule, à remuer le passé ? J'ai fini par sortir de la maison, les yeux rivés sur le portail, prête à m'en aller. Au lieu de quoi je me suis installée dehors, sur la petite table du jardin, une bière à la main. L'air était doux, l'herbe trop haute, et on sentait l'humidité du soir pénétrer la végétation. J'ai bu quelques gorgées en écoutant les oiseaux. Et puis, n'y tenant plus, je me suis relevée pour aller chercher la boîte sur le lit de mon père.

Papa conservait méticuleusement tous nos dessins, nos carnets de notes, nos photos de classe, nos diplômes imprimés sur papier crème – « Vingt-cinq mètres nage libre », « Maîtrise de sciences ». Mais j'avais oublié les lettres écrites en colonie de vacances, les petits mots glissés sous la serviette de table pour demander une faveur. Les « Bon pour un câlin » offerts aux anniversaires, il y a si longtemps.

La boîte était pleine, il avait tout gardé.

J'ai ravalé mes larmes et sorti mes photos d'école, de la maternelle au lycée, par ordre chronologique. Je me suis cherchée, mécaniquement, sur chacun des clichés. Une petite fille brune, nez retroussé, cheveux lisses et regard doux, qui me sourit. C'était l'année de CM1, la dernière à Mare-les-Champs. Le cliché a été pris en septembre 1985. Nous sommes dans la cour, les arbres ont encore leurs

feuilles. Je scrute les visages figés, les coupes au bol, les pulls en laine orange qu'aucun enfant n'accepterait de porter aujourd'hui. Et Mme Bourgeois, debout à gauche, les bras croisés dans le dos.

Mes souvenirs de cette année-là sont des fragments impossibles à rassembler. Les poèmes chaque semaine. Mais où est donc Ornicar. La ceinture verte au judo. Les excellentes notes à la fin du trimestre. Les bons points de toutes les couleurs entre deux pages de cahier. La queue-de-rat sur la nuque du garçon assis un rang devant moi, que je rêvais de couper discrètement. Les balançoires du jardin, les gâteaux aux Smarties, en classe, pour fêter les anniversaires. La phrase d'Agnès me revient à l'esprit : « Ta Maman s'est longtemps sentie coupable, pour la maîtresse »...

C'est d'abord la jeunesse de Mme Bourgeois qui me frappe. Les yeux rieurs, la robe trop courte, les joues rondes de l'enfance. Et puis, bien sûr, la couleur de sa peau. La seule Noire sur la photo.

Je me souviens de ce premier jour d'école. Personne ne la connaissait : elle était nouvelle et remplaçait la titulaire, Mme Long, qui allait avoir des jumelles. Elle a pris la parole :

– Bonjour, je m'appelle Suzanne Bourgeois et je suis votre nouvelle maîtresse.

Et dans le même souffle, elle a récité les deux vers :

– *Je suis née dans une île amoureuse du vent / Où l'air a des senteurs de sucre et de vanille*

C'était incroyable, cette maîtresse toute neuve, si différente des autres ! Nous avons cessé nos bavardages, subjugués, attendant la suite. Elle a souri, malicieuse.

– *Et que berce au soleil du tropique mouvant / Le flot tiède et bleu de la mer des Antilles.* Vous aimez la poésie ?

Déjà nous étions conquis, répondant d'une seule voix : « Oui, maîtresse ! »

Elle a éclaté de rire, un rire frais qui a dévalé l'estrade jusqu'à nous.

– C'est bien ! Cette année, vous allez en apprendre beaucoup !

Ensuite je ne sais plus. Ces instantanés espiègles enjambent des gouffres dont j'ignore tout. Je repense à Agnès, le jour de l'enterrement : « Je crois qu'elle voulait vous protéger. »

De quoi, exactement, Maman voulait-elle nous protéger ?

Me revient le souvenir du journal d'Élise, rangé dans les cartons du déménagement de 1986. J'ouvre une autre bière. Presque quarante ans ont passé, mais mes parents nejetaient rien. Il est forcément quelque part.

Je me suis couchée tard, fourbue, désorientée par l'afflux de souvenirs. Au petit matin, enfin, j'ai pu me reposer, glissant dans un rêve qui semblait réel. Maman était là, toute proche, souriante, dans un paysage flou aux couleurs délavées, entourée d'autres mères et de nombreux enfants. Je n'entendais que des murmures et quelques éclats de rire transperçant l'air léger de l'été. Au réveil, la vérité m'a assaillie : j'aurais beau ignorer Agnès et sa voix de grelot, oublier le journal d'Élise Mondessert et ériger toutes les barrières imaginables entre ma vie et cette histoire, mes efforts resteraient vains. Elle grandissait en moi, palpitable, désormais prête à s'échapper pour sortir au grand jour. J'ai fouillé le garage, sûre de moi.

## LE LOTISSEMENT

Il était là, au fond d'un vieux carton, plus petit que dans mon souvenir. Intact. La couverture s'émettait, les feuilles avaient jauni, et quarante ans après il sentait encore l'incendie.



# L'INNOCENCE



### 3.

#### MAMAN

C'est une journée de fête qui se prépare. Un mercredi à passer ensemble à la piscine pour célébrer l'arrivée de l'été, avant que les grandes vacances ne dispersent les mères aux quatre coins de la France. Sans parvenir à se défaire complètement de son inquiétude, Maman tente de plier les serviettes de bain et les vêtements de rechange pour tout faire rentrer dans le sac de plage en toile rayée. Elle aimerait ne pas avoir à en utiliser un deuxième ; il lui faudra aussi porter la quiche lorraine et le kilo de cerises qui attendent à la cuisine. Elle se raisonne, sourire aux lèvres : *Allons, rien de grave !*

Les après-midi, devant la grille de l'école, on ne parle que de la fin de l'année scolaire, de la mer qu'on retrouvera avec bonheur, de la fatigue des enfants et du concert de SOS Racisme quelques jours plus tôt – des centaines de milliers de personnes regroupées toute la soirée place de la Concorde. Elle a regardé les images sur TF1, médusée par la marée

humaine, regrettant d'avoir manqué ça : même Téléphone et Cabrel ont chanté face à la foule.

L'air est doux, mais il ne fait pas aussi beau qu'espéré. Maman nous a acheté des maillots tout neufs – culotte à volants roses pour moi, short de bain rouge et bleu pour mes deux frères, les « presque jumeaux » comme elle les appelle, qui entreront en CP à la rentrée. Ils ont râlé, bien sûr, mais quel plaisir de les voir assortis ! Toute à ses rêveries d'enfants parfaits en jolis maillots, elle n'a pas pensé à vérifier l'état du sien, qui date d'avant sa deuxième grossesse. Elle l'a essayé juste avant le départ, devant la glace de la salle de bains. Le haut des cuisses comprimé par l'élastique, les bretelles qui mordent dans la chair, et le fond distendu, qui pend lamentablement ; elle a manqué d'éclater en sanglots et a roulé la chose en boule tout au fond du sac en priant pour ne pas avoir à le mettre. En définitive, ce temps frais lui convient parfaitement.

Les mères ont étendu de grandes nappes sur la pelouse qui borde la piscine et déposé les victuailles en leur centre. Pour le pique-nique, les plats apportés seront partagés. Les heures passent à regarder les petits barboter en feuilletant des *Marie-Claire*, une Dunhill à la main. Par intermittence, l'une d'elles attrape le bras d'un enfant pour l'enduire de crème solaire tout en scrutant le ciel gris, à la recherche du « trou » dans la couche d'ozone. Maman se sent légère, *à sa place*, et cette sensation de plénitude, cette impression de ne faire qu'un avec les autres mères ne la quitte pas de la journée. Elles sont une vingtaine sur la pelouse, à tenter de bronzer entre les disputes et les cris en provenance du bassin.

Cette sortie à la piscine a été organisée par Béatrice Mondessert, et, si toutes les mères ont été conviées, le choix de la date – en milieu de semaine – a été soigneusement réfléchi, tout comme le ton sur lequel a été donnée l'invitation. Quelques-unes d'entre elles ne viendront donc pas, mais celles qui comptent ont accepté avec entrain, et cette journée promet d'être merveilleuse.

Même Jeannine Long, une des maîtresses, est là. Elle n'a pas d'enfants, n'habite pas Mare-les-Champs, mais Béatrice, qui régente tout – des amitiés aux excursions –, l'a pressée de les accompagner. Elle tient à lui présenter les mères des écoliers qu'elle aura dans sa classe à la rentrée, en CM1-CM2. Au début du déjeuner, alors qu'on commence à lui raconter des anecdotes sur ses futurs élèves, Jeannine annonce qu'elle ne sera pas à l'école en septembre.

Maman n'écoute que d'une oreille, bercée par l'insouciance de cette journée, toute au plaisir d'imaginer qu'après l'été ses trois enfants seront en primaire. Enfin elle pourra souffler. Elle détaille Béatrice, dont les cheveux blonds s'embrasent à chaque apparition du soleil, et rentre machinalement le ventre en l'observant grignoter ses chips avec délicatesse. De toutes les mères, Béatrice Mondessert est la seule à avoir ôté ses vêtements. Assise en maillot deux-pièces vert, les jambes gracieusement repliées, elle semble ne pas remarquer les regards envieux. Son nombril minuscule, sa peau lisse et ferme, son corps tonique : Maman y revient malgré elle. Comment fait-elle pour être parfaite ? Et avec quatre enfants ? Ils sont tous là, aussi resplendissants que leur mère. Seule Élise, l'aînée, reste assise à l'écart, mine boudeuse, en contemplant la scène. De temps en temps, on lui jette un coup d'œil, entre commisération et agacement – « la

## LE LOTISSEMENT

pauvre, elle s'ennuie », « treize ans, l'âge bête » –, mais ces réflexions sont vite balayées par d'autres préoccupations : sécher des larmes, empêcher une noyade.

Mme Long explique qu'il faudra garder le secret encore quelques jours, mais qu'elle a déjà fait sa demande à l'académie. Dans six mois, si tout se passe comme prévu, elle sera mère.

– Mais c'est formidable !

Béatrice est toujours ravie à l'annonce d'une grossesse. Jeannine se met à rire :

– Oui, ça l'est, vraiment. J'ai tant espéré, depuis si longtemps. Et voilà que je suis doublement exaucée ! Le médecin m'a confirmé que ce sont des jumeaux !

On la félicite bien sûr, et Maman, comme les autres, trinque à cette bonne nouvelle. Après tout, rien ne semble devoir changer à Mare-les-Champs. Le recours contre la construction du HLM, à l'extrême du lotissement, vient d'être déposé, et personne n'imagine qu'il pourrait être rejeté. Mme Long sera partie une année, une nouvelle maîtresse la remplacera, et alors ? À son retour, tout redeviendra comme avant.

La journée est vite passée et, pour Maman, restera longtemps un délicieux souvenir : celui de l'été qui s'annonce, celui des tomates sucrées dont elle a fait son repas, en rêvant qu'un jour elle aussi aurait le ventre plat.

Elle n'a rien vu des présages.

De la même autrice

*Blanches*

La Manufacture de livres 2024, Folio 2025



ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE:

PIERRE FOURNIAUD  
COORDINATION

EMMANUELLE VIAL  
ÉDITION

ÉDITH NOUBLANCHE  
CORRECTION

LISE CLAUDEL  
RELECTURE

ALICE MARTIN  
COMMUNICATION

BRUNO RINGEVAL  
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÉ  
IMPRESSION

ALEXANDRE BLOMME  
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS  
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES  
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES  
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL: AOÛT 2025





